

# C'était mieux avant ? Pas si sûr !!!

Bertrand Bazin

Aujourd'hui, face aux malheurs du temps, il n'est pas rare d'entendre des «*c'était mieux avant...*» ou des «*Ah de notre temps, les gens vivaient mieux, ils avaient moins de soucis...*». Ainsi il arrive que nous cédions à la nostalgie et la mémoire enjolive le passé et sert aussi à oublier. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de considérer que la mémoire favorise l'oubli. Qu'en est-il vraiment de ce passé embelli ?

## Il fait un temps de chien.

Remontons vers les XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles. Pour évoquer notre coin de campagne commençons par dresser une sorte de tableau général des «malheurs du temps». Nous allons prendre en compte les calamités naturelles et voir leur impact sur les décès à la Bazouge grâce aux registres paroissiaux conservés sur cette période. Il nous faut donc partir d'analyses générales puis les confronter autant que faire se peut avec une dimension locale.

A côté des calamités naturelles telles que les hivers glacés, les printemps pluvieux, les étés caniculaires il faut prendre en compte les épidémies, qui elles aussi peuvent être liées aux mauvaises conditions de vies, d'alimentation ou d'hygiène. D'après Jean Nicolas dans son excellent livre «*la rébellion française 1661-1789*» (Folio Histoire, édition Gallimard 2008, 1076 pages) «*la misère de 1692-1694 est apocalyptique*». Pendant deux ans un hiver épouvantable s'abat sur le pays tout entier. Le gel détruit les semences. A cela s'ajoutent des pluies incessantes qui provoquent le pourrissement des récoltes, la perte des vendanges. Même les fourrages pourrissent, les rivières sont en crues, les chemins deviennent impraticables, les convois circulent mal et les marchés sont vides. La famine fait des ravages et les cimetières se remplissent. Des émeutes de la faim éclatent un peu partout dans le royaume, en Ile de France, dans l'Orléanais, en Bourgogne mais aussi dans la Normandie voisine. Il est probable

que le territoire de la Bazouge ait vu passer des bandes de mendiants et de pauvres poussés sur les routes et les chemins par la nécessité. En 1698 un nouvel hiver glacé s'abat sur le royaume avec des moments de gels tardifs et des pluies incessantes qui produisent les mêmes effets. Cette fois ci c'est la Normandie, la Bretagne, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou qui sont les plus touchées. Là encore la Bazouge est affectée. En 1699 et en 1700 les moissons sont bonnes, les prix sont en baisse, les consommateurs sont satisfaits.

En 1708, 1709 les calamités reviennent. Au printemps 1708 les pluies abondantes obligent à faucher les blés en herbes pour s'en servir de fourrage. Les prix repartent à la hausse. En janvier et février 1709 le pays est paralysé par le froid, les rivières sont prises par les glaces, les semences sont perdues, le désespoir s'abat sur les populations. La Normandie, la Bretagne, le Maine entre autres sont touchées. La faim fait des ravages. Les années 1711-1763 sont difficiles. L'agriculture de ce temps ne produit pas assez pour dépasser la réponse aux besoins immédiats. Il y a une inquiétude lancinante qui revient à chaque intempérie, synonyme de pénurie alimentaire. En 1713, 1740, 1748, 1758 c'est le froid qui frappe. En 1719, 1754, 1762 la sécheresse s'éternise. En 1725, 1737, 1739, 1747, 1749, 1751, 1756, 1758 ce sont les pluies et les brouillards qui n'en finissent pas. Les moissons sont ruinées. L'hiver 1776 est

glacé. Il faut organiser des battues aux loups. Le printemps est mauvais, il est trop froid. En 1777 la pluie, la grêle, les tempêtes, les inondations font des dégâts terribles. En 1778 c'est la sécheresse qui sévit. Au final ces situations climatiques catastrophiques provoquent le retour des violences liées à la faim et à la cherté des grains. En 1787, l'automne est pluvieux et bourbeux, les semailles sont détrempées. Le printemps 1788 voit des pluies abondantes et des inondations. L'été est orageux. Il est suivi d'une sécheresse. Puis viennent des gels extrêmes qui vont perdurer jusqu'au printemps 1789.

## ***L'Ankou pousse sa charette sur la Bazouge en l'an 1741.***

Sur cette période du XVIII<sup>ème</sup> siècle les registres paroissiaux de la Bazouge comportent quelques informations fortes utiles pour appréhender les conséquences de ces calamités sur la population. Ainsi pouvons nous lire que *«les grains de cette année 1739 ont été forts chers, le seigle a valu jusqu' (?), le blé noir jusqu'à 10 sols, le froment rouge 8 sols, cette cherté a commencé dès août 1738»*. Cette situation est liée à des pluies trop abondantes qui ont nuit aux récoltes. Cette citation nous renseigne aussi sur ce qui est cultivé à l'époque. Pour l'année 1740 on peut lire: *«Grand hiver en 1740. Il gela extraordinairement pendant 60 jours d'une force étonnante»*. Il est précisé aussi que le *«grand froid commença le 6 janvier et continua jusqu'au mois de mars de 1740»*. Faut-il voir un lien entre cette remarque sur le froid et le fait mentionné que *«l'usage de la viande fut permis dans le Carême de 1740 jusqu'au dimanche de la Passion excepté les mercredi...»*.

Quoiqu'il en soit, conséquence peut-être de la pénurie alimentaire l'épidémie de dysenterie frappe en 1741 et fait de nombreuses victimes du fait d'organismes affaiblis par une alimentation insuffisante. Les organismes moins nourris sont

moins résistants aux attaques du mal. Laissons la parole aux registres: *«Cette année 1741 a été la plus triste qu'on ait jamais vu par la mortalité. La dysenterie y a fait des ravages affreux comme on peut voir par les deux registres de cette année où il y a 343 morts enregistrés. Nous étions trois prêtres à administrer les sacrements, savoir maître François Cornier prieur recteur, Mr Gautier prêtre habitué, Mr Métayer curé. Nous ne fûmes pris ni les uns, ni les autres de la dysenterie, nous ne primes aucun préventifs à la vérité. Nous allions point sans déjeuner administrer les sacrements. Le fort de la maladie commença à la Saint Mathieu et dura deux mois. On les enterra jusqu'à 15 par jour, il y eut 67 mariages rompus. Il mourut 24 grandes filles et 20 grands garçons. La jeunesse fut beaucoup plus attaquée de cette maladie que les gens d'âge quoiqu'il en mourût encore plus de 50.»* Il est aussi précisé que durant cette phase de mortalité aigüe du *«20 septembre jusqu'au 20 octobre 1741 il est mort 109 personnes tant petits que grands»*. L'année 1741 est décidément une année noire puisque ces registres indiquent une *«sécheresse de six mois en 1741»*.

Ces poussées épidémiques provoquent une accélération de la mortalité, un ralentissement du nombre de mariages et de naissances (21 mariages et 44 naissances pour 1741). Elles provoquent aussi la multiplication des enfants trouvés.

Tous ces morts doivent être enterrés rapidement, les prêtres se retrouvent en première ligne comme on le voit dans l'extrait du registre cité ci-dessus. Près de 15 sépultures par jour au moment le plus intense de l'épidémie dans le cimetière autour de l'église. A chaque sépulture ils tombent sur des corps fraîchement inhumés. L'église et le cimetière deviennent des lieux d'infections potentielles, d'autant plus que l'on a pas perdu l'habitude d'enterrer dans l'église telle ou telle personnalité. Les foyers d'infection sont donc de trois natures: les églises sont des lieux où la contagion peut se diffuser, la communauté s'y assemblant fréquemment. Les cimetières sont aussi des foyers d'infections potentielles (voir plus haut) et les chemins

creux où croupie eau et humidité. La contagion se transmet aussi par les voyageurs cheminant le long des chemins (commerçants, soldats, pèlerins, marchands etc...). Il n'est pas rare de trouver dans les registres la mention de tel ou tel voyageur mort en cours de route et inhumé au cimetière de la Bazouge. Ainsi en 1754, *«une inconnue et étrangère âgée de 50 ans qui paraissait insensée décédée à la Gilais»*.

## La maladie comme punition divine ?

Face à ce fléau il faut donner des explications. Là encore les registres paroissiaux nous donne une information étonnante au détour d'une page. Le recteur de la Bazouge écrit : *«dans cette année 1741 le nommé Pierre Lorant demeurant à la Guellerie, grand ennemi des prêtres leur fis défendre la quête et directement un an après il mourut de la dissenterie lui et sa femme consécutivement. En 1741 les paroissiens voyant toute la paroisse empoisonnée de la dissenterie voulurent remettre la messe de Saint Sébastien que le Lorant abolit par la défense de la quête et ils ne purent (?) . Le voeu de cette messe avait été fait dans une mortalité il y avait plus de cent ans. Dans ce temps il y avait plusieurs familles qui ne cherchaient qu'à faire de la peine à leur recteur et autres prêtres par jalousie, les.... (illisible) de la Gilais, les.... (illisible) de la.... (illisible), les Coupels de la Gaucherie Malval, les... (illisible). Toutes ces familles étaient comme liguées contre Mr le recteur et les prêtres. Les... (illisible) auprès du Pont Dom Guérin grand ennemi des prêtres.»* Ce texte nous donne quelques renseignements intéressants. Le lieu dit mentionné La Guellerie est probablement La Guillerie. Face à la maladie on s'en remet à Dieu et à ses Saints. Saint Sébastien était invoqué lors des épidémies de peste et par extension pour l'ensemble des épidémies. Le culte de ce saint est ancien sur la paroisse puisqu'il est fait mention d'une surmortalité d'il y a 100 ans, ce qui nous ramène au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle. Pour que cette messe ait lieu il faut une quête et certaines familles de la Bazouge s'y oppose. On a là le signe de tensions villageoises vis à

vis des prêtres. La raison invoquée: la jalousie. Les noms des familles concernées ont été rayés dans les registres et sont désormais illisibles. Sauf deux, dont l'un Coupel semble avoir été rayé puis rajouté. Pourquoi avoir cherché à effacer ces mentions ?

Enfin ce petit document montre que du point de vue des prêtres, la maladie est une punition divine. Ainsi la dysenterie frappe Pierre Lorant et son épouse coupable de s'être opposé à la quête pour le culte de Saint Sébastien. Difficile de ne pas voir là dans l'esprit du temps, l'idée d'un châtement divin. Et il semble que leur faute soit retombée sur l'ensemble de la communauté paroissiale. D'où l'ampleur de cette épidémie et la volonté de remettre en vigueur le culte de ce Saint guérisseur. De manière plus prosaïque c'est aussi l'occasion pour les religieux de réaffirmer l'emprise de l'Eglise sur la communauté de la Bazouge. Malheur à qui s'en prend aux prêtres...

## Les difficiles années 70 du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

L'année 1770 est aussi difficile. On peut, en effet, lire que *«jamais on n'a vu plus grande misère qu'en cette année 1770, le grain a valu jusqu'à 12 livres le boisseau. La pluie a été continuelle. Cette année il n'a fait beau temps que pendant le mois d'août et 13 jours fin septembre (...). Cette année Mr De Montulle seigneur de Louvigné a donné 400 livres à notre paroisse dont on a acheté du grain (...)*». Conséquences de ces pluies incessantes *«plusieurs chaussées au dessus de l'étang de la Bignette et l'inondation fut si forte qu'elle rasa une maison à la Bécassière et endommagea beaucoup le moulin à papier, rasa totalement un autre moulin à papier sous la Panislais, emmena les grosses pièces de bois du moulin de Langes, abattit les murs, peu sans fallait que les grains ne furent perdus à la récolte ce qui mit le grain à 12 livres le boisseau»*.

1779 est encore une année d'épidémie. D'après les médecins envoyés par l'Intendant du roi, il

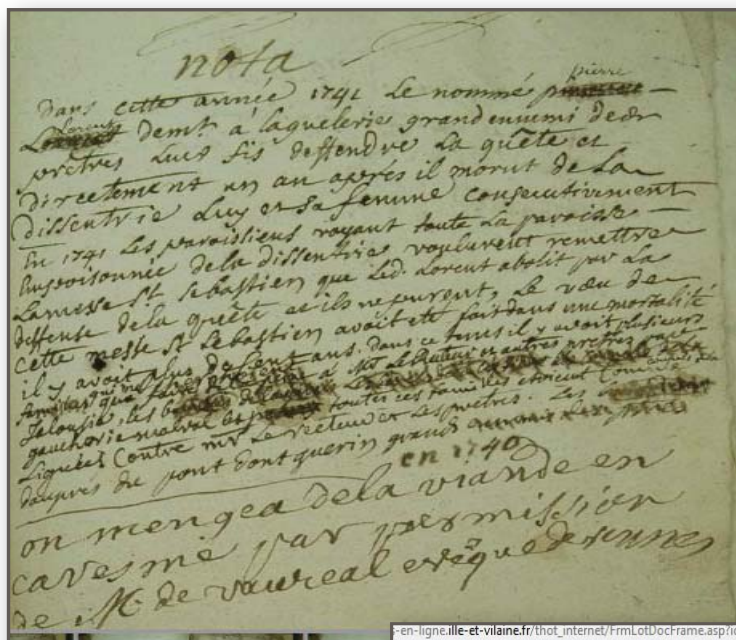


s'agit d'une forme de dysenterie bacillaire très virulente. Elle se déclenche en juillet et touche la limite orientale de l'actuel département de l'Ille et Vilaine probablement en provenance du Bas Maine ou de l'Anjou. Il y a un lien avec le déplacement du régiment de Barrois qui quitte Saint Lô pour se rendre en Bretagne en juin 1779. L'épidémie progresse en août et en septembre. Elle apparaît le 15 août à Saint m'Hervé, le 20 août à la Bazouge et le 28 août au Loroux. A partir de là elle touche les paroisses voisines sans s'étendre très loin vers l'ouest. A la Bazouge, la

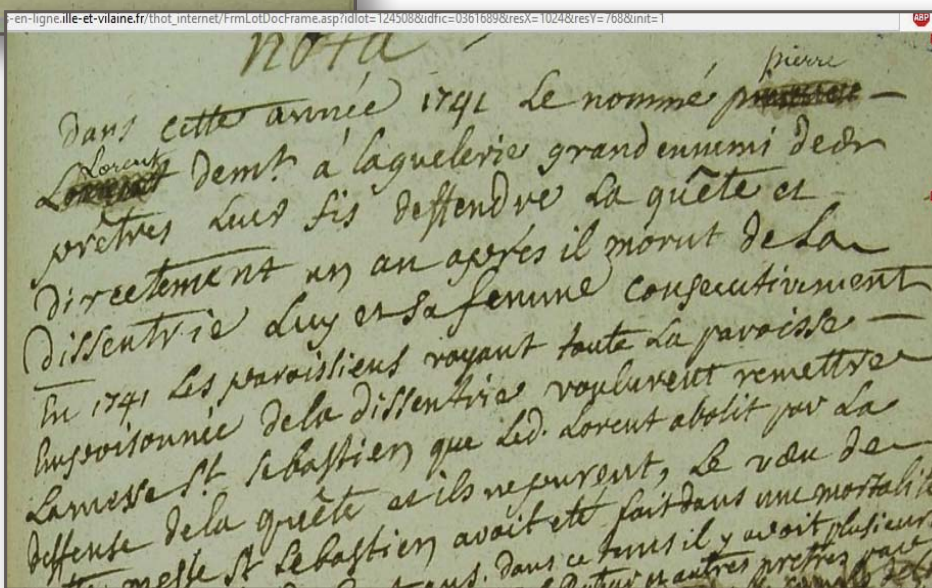
dernière page du registre des sépultures porte une mention manuscrite du curé de l'époque. Il indique que «*cette année (1779) sont mortes 143 personnes de la dysenterie.*» Il ajoute «*j'en ai été très en danger et l'ai eu plus de deux mois.*».

Bertrand BAZIN

NB : les citations en italique respectent l'orthographe des registres paroissiaux.



Extrait du registre 1741



Extrait du registre 1741